



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

96 | 2018

Varia

Mon père

(Traduit et introduit par Henri Chambert-Loir)

Salmiah Chanafiah Pane



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/archipel/817>

DOI : 10.4000/archipel.817

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2018

Pagination : 161-172

ISBN : 978-2-910513-80-1

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Salmiah Chanafiah Pane, « Mon père », *Archipel* [En ligne], 96 | 2018, mis en ligne le 20 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/817> ; DOI : 10.4000/archipel.817

SALMIAH CHANAFIAH PANE

Mon père

(Traduit et introduit par Henri Chambert-Loir)

Le texte ci-dessous est tiré des mémoires d'un couple d'intellectuels indonésiens d'orientation socialiste, qui terminèrent leur vie en exil : *Perjalanan Jauh: Kisah Kehidupan Sepasang Pejuang* (Un long voyage : la vie d'un couple de combattants), de Ali Chanafiah et Salmiah Chanafiah Pane (Bandung : Ultimus, 2010)¹. Le texte original constitue le chapitre 4 du livre et s'intitule « Padang Sidempuan », parce que tous les chapitres portent un nom de ville.

Le livre a été principalement écrit par le mari, mais la femme a rédigé quelques chapitres (trois sur vingt-et-un), qui portent la marque d'une sensibilité distincte. Il est significatif qu'elle ait choisi de dresser le portrait de son père, alors qu'aucun autre de leurs parents n'a droit à ce privilège. Elle emploie le mot *toba ompung* (grand-mère) comme substitut du pronom personnel « je », de même que Ali Chanafiah emploie, lui, le mot javanais *eyang* (grand-père), parce que tous deux écrivent, à un âge avancé, pour leurs petits-enfants. Traduire (ci-dessous) par « je » est réducteur parce que le pronom ignore la connotation familière, à la fois intime et distante, du mot *ompung*, mais il était impossible de traduire : « Mamie ne sait pas au juste quelle fut l'éducation de son père ».

Eyang et Ompung ont donc rédigé ce livre comme un document réservé à leur famille (« Nous n'avons pas écrit ces mémoires pour le public, mais pour nos petits-enfants, et leurs propres enfants et petits-enfants à leur tour », p. 426), comme c'est

1. Nous remercions M. Kadri Chanafiah de nous avoir autorisé à publier la traduction française d'un extrait des mémoires de ses parents.

le cas d'autres mémoires d'exilés ou d'anciens *tapol*, mais leurs enfants ont décidé de le publier, et l'on peut s'en féliciter, car il s'agit d'un témoignage passionnant sur deux acteurs de la vie sociale et politique, dans l'Indonésie du XX^e siècle, en même temps que sur divers sujets relatifs à cette période, notamment sur le personnage qui est le sujet du chapitre traduit ci-dessous et sur Bengkulu dans les années 1920-1930 (le cinéma ; le théâtre *bangsawan* ; le *rebaaker* [Rabu akhir], fête du dernier mercredi du mois de Syawal ; le *tabot*, fête du 10 Muharam ; ou encore le séjour de Soekarno en exil, en 1938).

Ali Chanafiah et Salmiah Pane se sont rencontrés à Yogyakarta, où ils étudiaient tous les deux. Il est né en 1916, elle un an plus tard. Tombés amoureux à l'adolescence, ils se marièrent à 20 et 19 ans respectivement, au moment où ils s'installaient à Bengkulu pour ouvrir une branche du Taman Siswa.

Lorsqu'elle relate le mariage de ses parents, Salmiah Pane utilise l'expression « *kawin lari* », qui signifie littéralement « mariage par fugue » ou « par enlèvement », ce qui existe effectivement dans quelques régions d'Indonésie (Lampung, Bali, Bugis, etc.), mais qui représente, à Tapanuli, une coutume totalement différente : il s'agit bien d'un cas de transgression de la norme coutumière, mais une transgression prévue et codifiée par la coutume. L'expression *kawin lari* est traduite ci-dessous par « mariage par contrainte » ; au contraire du « mariage forcé », dans lequel les parents imposent leur choix aux mariés, ce sont ici les mariés qui imposent leur choix à leurs parents, et le procédé est assez surprenant.

À la génération suivante, Ali Chanafiah et Salmiah Pane présentèrent un cas similaire de différences sociales contraires aux conventions maritales : il était d'origine noble, elle roturière ; il était javanais, elle batak ; ils étaient résolument modernistes et réglèrent le problème en se mariant, en 1936, sans attendre le consentement de la famille d'Ompung. Ils fixèrent le montant de la dot à la somme minimum autorisée, deux *ringgit*, et encore « deux *ringgit* par dette », car ils ne possédaient même pas cette somme.

C'était une époque d'engagement total et inconditionnel à une cause sociale et donc politique, une époque de privation, de dévouement et de sacrifice passionné. Ils furent socialistes, marhanéistes, communistes ; lui devint membre du Comité central du Parti communiste et membre du parlement provincial. Le récit de leur action à Bengkulu est exemplaire ; il rappelle par certains points l'atmosphère du roman de Suwarsih Djojopuspito, *Buiten het gareel* (Hors du joug, 1940). Mais le rôle enivrant d'éducateurs que connaît le couple durant les années cruciales précédant l'indépendance et pendant le gouvernement de Soekarno se termine dramatiquement en 1965. Lui a été nommé ambassadeur à Colombo l'année précédente. Ils doivent bientôt se rendre à l'évidence : ils n'ont plus le droit de vivre en Indonésie (le passage relatant l'entrevue que Soeharto accorda à Ali Chanafiah, en novembre 1965, p. 285, est un morceau d'anthologie).

Après quatorze années d'exil à Moscou, ils s'installent en Suède. Onze ans plus tard, ils visitent l'Indonésie en tant que citoyens d'un pays européen. Ils y retourneront à plusieurs reprises et mourront à Jakarta, en 2002 et 2007 respectivement. Ce livre est l'histoire d'une tragédie indonésienne, l'histoire d'idéaux d'équité sociale et de démocratie soldés par l'opprobre et l'exil.

Le chapitre que Salmiah Pane dédie à son père dresse le portrait d'un homme exceptionnel dans une période de transition, un homme que son énergie inépuisable et ses idéaux politiques conduisirent à créer une entreprise après l'autre dans le but de développer la société dans laquelle il vivait. Après une carrière d'instituteur, et donc de petit fonctionnaire dans l'administration coloniale, qui l'amena à travailler dans diverses villes du nord de Sumatra, il se lança, de sa propre initiative, dans toutes sortes d'activités inattendues, qui lui attirèrent souvent la désapprobation de sa famille ou de l'administration.

Il écrivit et publia lui-même des poèmes didactiques (des *syair*, poèmes narratifs faisant partie des genres traditionnels de la littérature malaise) et des manuels d'apprentissage de la lecture. Le passage sur les vendeuses du marché de Padang Sidempuan qui psalmodient des *syair* en attendant le chalant mériterait de figurer dans les histoires de la littérature malaise. Il récolta et enregistra sur disque des chansons populaires de sa région. Il se fit imprimeur ; il publia un journal d'inspiration sociale et nationaliste, qui fut plusieurs fois interdit ; il eut un rôle de premier plan dans le développement à Sumatra Nord de la Muhammadiyah (l'organisation musulmane réformiste créée à Java en 1912) ; il se mêla également de politique, en faveur des partis Partindo (parti nationaliste créé en 1931 pour succéder au PNI, Partai Nasional Indonesia, de Soekarno) et Gerindo (Gerakan Rakyat, dont l'un des dirigeants était Adnan Kapau Gani, cité ci-dessous comme « Dr. Gani »).

Puis il s'installa à Java, successivement à Jakarta et à Yogyakarta, où il créa de nouvelles sociétés. Au moment de partir pour Java, il avait deux assistants, on ne sait à quel titre, qui allaient tous deux se faire un nom : Bakri Siregar et Todung Harahap. Bakri Siregar (1922-1994), d'origine acihaïse, se fit connaître comme écrivain et membre du LEKRA (l'Institut de la culture populaire créé en 1950 par les dirigeants du Parti communiste) ; il enseigna en Pologne et en Chine, et il passa douze années en prison après 1965. Todung Harahap (1896-1966), plus connu sous le nom de Todung Sutan Gunung Mulia, d'origine batak angkola, participa à la création du Partai Kristen Indonesia, en 1945, et fut brièvement ministre de l'Éducation dans le Cabinet Sjahrir, en 1945-1946.

Personnage exceptionnel, en constante résonance avec son temps, Sutan Pangurabaan fait partie de ces obscurs acteurs sociaux, innombrables, qui n'ont pas de place dans l'histoire nationale, bien qu'ils aient massivement contribué au développement de la société. L'auteure cite deux fois les escales de son père à Bengkulu, lors de voyages entre Sumatra et Java, parce que c'est là qu'elle habitait à l'époque, de sorte que, bien qu'elle ne le raconte pas, ce furent pour elle des occasions de le revoir.

Ce texte, d'une simplicité et d'une modestie émouvantes, contient une très grande quantité d'informations sur un homme au destin peu ordinaire, mais aussi sur un milieu, la société *batak Toba* de Sumatra Nord, et sur une époque, la période, entre 1910 et 1945, de l'action nationaliste, de la naissance de grandes organisations de masse religieuses et de partis politiques, et ses prolongements jusqu'en 1955, date de la mort du personnage.

Cet aventurier de l'esprit, qui déménagea constamment d'une ville à une autre, présente encore un autre intérêt, d'un ordre totalement différent : il est le père de trois figures bien connues de l'histoire indonésienne contemporaine : Sanusi, Armijn et Lafran Pane. Lafran Pane (1922–1991), professeur de sciences politiques à l'université *Gadjah Mada* et à l'université islamique de Yogyakarta, s'est rendu célèbre en participant à la création, en 1947, du *Himpunan Mahasiswa Islam* (Association des étudiants musulmans), dont il est aujourd'hui considéré comme le fondateur. Il a été nommé Héros national (*pahlawan nasional*) tout récemment, en novembre 2017. Mais ce sont surtout ses frères aînés, Sanusi et Armijn, qui ont marqué l'histoire intellectuelle des débuts du XX^e siècle : auteurs de romans, nouvelles, pièces de théâtre, poèmes et essais, dont certains textes en néerlandais, ils ont participé au « débat sur la culture » (*polemik kebudayaan*) des années 1930 et ont contribué au développement de la langue indonésienne comme organe littéraire de la nation en devenir. Les notices biographiques les concernant ignorent leur père, et les Indonésiens qui ont appris leur nom à l'école ne s'imaginent certainement pas ce père mystérieux sous les traits de Sutan Pangurabaan, dont on va lire le parcours biographique.

*

**

PADANG SIDEMPUAN

Le hameau de Pangurabaan à Sipirok

D'après ce que j'ai entendu, on l'appelait Sutan Pangurabaan. Ce n'était pas le nom que lui avaient donné ses parents lors de sa naissance, mais son titre. Dans notre région, en effet, il était de coutume de donner un titre à un homme lors de son premier mariage. Avec le temps, les gens évitaient de plus en plus d'employer le prénom d'une personne et préféraient l'appeler par son titre. La raison en était que, la personne prenant de l'âge, il aurait été impoli pour ses cadets de l'appeler par son prénom. Il pouvait aussi être objet de respect. Dans le cas de mon père, c'est surtout le respect qui poussait les gens à utiliser son titre.

Ce titre venait du nom d'un hameau de la bourgade de Sipirok : Pangurabaan, dont tous les hommes portaient le nom du clan Pane. Les enfants suivaient le clan de leur père. Les femmes appartenaient à d'autres clans parce que la coutume n'autorisait pas le mariage entre gens du même clan. Les femmes du clan Pane épousaient des hommes d'autres clans et allaient habiter le village de leur mari.

Les chefs de famille de ce hameau étaient tous plus ou moins apparentés. C'est là que mon père est né et a été élevé. Quand est-il né, je ne le sais pas, et pas non plus quand a eu lieu son premier mariage. À l'époque, il était inconvenant de poser des questions sur nos parents. Et puis, depuis l'enfance, j'ai pour ainsi dire vécu séparée de mon père.

D'après ce que m'a dit ma sœur aînée, mon père était fils unique. Son père était mort avant d'avoir eu d'autres enfants, et sa mère ne s'était pas remariée. Elle avait entretenu son fils en cultivant un lopin de terre et en filant de la laine. Tissage et filage étaient les moyens de subsistance des femmes du village.

Mes parents se marient par contrainte

Mon père avait épousé, en premières noces, une jeune fille du clan Siregar, ma mère. Toujours d'après ma sœur, notre mère se maria par contrainte parce que sa famille désapprouvait son choix, et cela pour deux raisons. Tout d'abord parce qu'elle appartenait à une famille noble de Sipirok ; mon père n'était pas un roturier, mais la famille de ma mère le considérait comme inférieur. D'autre part, mon père était orphelin et pauvre.

Le mariage par contrainte, dans ma région, ne se passait pas comme à Sumatra Sud, par exemple, où les fiancés se présentent devant l'imam, l'uléma local ou le chef coutumier et demandent à être mariés. Chez moi, la jeune fille, accompagnée d'une ou deux femmes plus âgées, se rend à la maison du garçon, généralement dans la soirée. La famille du garçon les reçoit, mais celui-ci ne se montre pas, bien qu'il ait organisé lui-même la rencontre.

Le parti de la jeune fille s'installe dans la salle de réception, et elle y dort jusqu'au terme de la négociation, qui peut durer des semaines. Le premier soir, la famille du garçon se réunit. Les anciens du village demandent au parti de la jeune fille quelles sont ses intentions. Les échanges se font en général à l'aide de mots poétiques, de pantoums et de métaphores. L'une des accompagnatrices répond en langage fleuri que la visite de la jeune fille a pour but de rencontrer la famille de... (elle cite le nom du garçon), afin d'être acceptée comme une des leurs.

Les anciens promettent de régler la question avec la famille de la jeune fille. Une concertation a lieu pour désigner les émissaires qui seront chargés de mener la discussion. Parfois, la négociation entre les deux parties traîne en longueur, voire échoue; parfois, elle est aisée. Lorsque les parents de la jeune fille ont nommé un représentant, le mariage peut avoir lieu. À partir de cet instant, la jeune fille est membre de la famille. Elle a droit à une place dans la maison et à vivre avec son mari. Elle a également le devoir d'aider à accomplir toutes les tâches nécessaires à la vie quotidienne.

La cérémonie traditionnelle de mariage a lieu après les formalités. À ce que je sais, les parents de ma mère refusèrent catégoriquement la demande de mon père. Les frères aînés de ma mère lui rendirent visite à plusieurs reprises pour la persuader de renoncer à son projet et de rentrer à la maison. Ma mère

fut inflexible. Finalement, ce sont ses parents qui cédèrent.

Mon lieu de naissance

Je ne sais pas au juste quelle fut l'éducation de mon père. Il semble qu'il ait été formé à l'enseignement dès sa sortie de l'école primaire. Il fut longtemps instituteur, depuis le grade d'assistant jusqu'à devenir directeur d'une Tweede Inlandsche Kweekschool (École normale indigène secondaire), qui était familièrement appelée « école malaise de deuxième classe ». Par la suite, mon père reçut une pension du gouvernement néerlandais.

Il y avait à l'époque ce qu'on appelait l'École de village, qui durait trois ans et avait simplement pour but de former des petits fonctionnaires qui ne soient pas analphabètes. Il y avait aussi des écoles primaires de six ans, comme celle que dirigeait mon père. On n'y enseignait pas le néerlandais. L'objectif se limitait à satisfaire les besoins de l'administration en clercs et secrétaires. Les lauréats pouvaient poursuivre leurs études dans des écoles techniques : infirmerie, agriculture, etc. Il y avait encore des écoles primaires de sept années, appelées Hollands-Inlandse School (HIS, École indigène néerlandaise). Les lauréats pouvaient entrer dans le cycle secondaire et le cycle supérieur.

Mon père fut d'abord instituteur à Sipirok. Peu après son mariage, il fut muté à Padang. C'est là que naquit leur premier enfant, une fille du nom de Siti Angat Pane. Mon père fut ensuite muté à Muara Sipangi, une bourgade de Tapanuli Sud, à la limite de la résidence de Sumatra Ouest. Il y enseigna longtemps. Ma mère donna naissance à ses deuxième, troisième et quatrième enfants dans cette ville. Les deux premiers sont les garçons qui seraient plus tard connus, en Indonésie et dans plusieurs pays étrangers, comme hommes de lettres : les deux frères Sanusi Pane et Armijn Pane. Le quatrième était une fille, que l'on nomma Siti Asmah Pane. Par la suite, mon père fut muté à Padang Sidempuan, le lieu de ma naissance, moi, le cinquième enfant et la troisième fille. Je suis née le 28 août 1917 et reçus le nom de Siti Zalmiah Pane.

Au moment de ma naissance, mon père fut promu directeur d'école. Alors que j'étais sur les bancs de la HIS, je lus dans le journal un article sur mon père à l'époque où il enseignait à Padang Sidempuan. On y disait qu'il aidait volontiers les élèves incapables de payer les frais de scolarité. Il en logeait plusieurs chez lui, parmi lesquels certains firent de bonnes études et obtinrent une bonne situation dans l'administration. Dans toutes les localités où il a travaillé, il ne bornait pas son activité d'enseignant et d'éducateur à sa salle de classe. En dehors des horaires de l'école, il fréquentait les élèves et organisait des activités éducatives. Les enfants, d'ailleurs, considéraient sa maison comme celle de leurs parents.

En tant que fonctionnaire, mon père devait être prêt à être muté à tout instant. De Padang Sidempuan, il fut transféré à Sumatra Nord, dans la ville de Labuhan Bilik. Auparavant, mes parents marièrent leur fille aînée à un vétérinaire du

clan Siregar, lui aussi originaire de Sipirok. Seuls quatre enfants les suivirent donc à Labuhan Bilik, où naquit ma dernière sœur cadette, Siti Zahara Pane. Au bout de quelques années, mon père fut à nouveau muté à Tapanuli, au hameau de Panyabungan. Ce nom est aussi le prénom de mon père. Mes aînés ne le suivirent pas dans cette nouvelle affectation. Sanusi Pane et Armijn Pane poursuivirent leurs études à Sibolga, puis à Bukittinggi et à Padang, et plus tard encore à Batavia. Ma sœur aînée était à la HIS de Sipirok et vivait chez ma grand-mère maternelle. Elle aussi partit à Batavia après avoir fini la HIS. Seules ma sœur cadette et moi-même étions chez nos parents.

Ma mère et ma sœur nous quittent

Peu après notre installation à Panyabungan, Zahara et moi tombèrent malades. Je me rétablis, mais ma petite sœur nous quitta. À partir de ce moment, ma mère fut constamment malade. Peut-être était-elle accablée par une tristesse irréprouvable, à moins qu'elle n'ait attrapé la malaria – les deux, peut-être. Elle était alors enceinte, et mon père décida de nous conduire toutes les deux au village [de Pangurabaan]. C'est là que ma mère donna naissance à son septième enfant, un garçon, mais son mal ne diminua pas et ne fit même qu'empirer. Sa vue devint trouble, et elle était si faible qu'elle ne pouvait pas s'occuper de mon petit frère. Ma grand-mère fut obligée de le prendre chez elle, de s'occuper de lui et de l'élever. Mon père l'appela Lafran Pane, du nom du médecin qui avait découvert le moustique anophèle porteur de la malaria. Plus tard, Lafran serait connu comme professeur à Yogyakarta et fondateur du HMI (Himpunan Mahasiswa Islam, l'Union des étudiants musulmans).

Tel était apparemment le sort de ma mère, de souffrir durant la fin de sa vie. Comme tout le monde, elle ne put échapper au destin. Elle retrouva santé et énergie, mais sa vue continua de se détériorer. Elle apprit que mon père s'était remarié, à Panyabungan, avec une femme divorcée qu'elle connaissait, la sœur cadette d'une collègue et amie. Elle refusa tout d'abord d'y croire : ce n'étaient que ragots. Mais l'enquête de ses frères et sœurs l'obligea à faire face à l'amère vérité. Elle eut beaucoup de mal, semble-t-il, à accepter la réalité, d'autant plus que mon père avait agi à son insu, en secret. Toutes sortes d'émotions l'assaillirent, qui lui oppressaient la poitrine : triste d'avoir perdu un enfant, affligée que son mari ait pris une deuxième femme, découragée par la maladie de ses yeux, que sais-je encore. N'ayant jamais été autonome, ayant toujours dépendu de son mari, que pouvait-elle faire sinon pleurer, pleurer sans trêve ?

Ses enfants adultes étaient tous loin d'elle. Pour une raison obscure, elle ne retourna pas chez ses parents, qui étaient âgés, mais toujours vivants. Elle avait également des frères et des sœurs. Peut-être était-elle immobilisée par la coutume, qui interdisait à une femme non divorcée de rentrer chez ses parents. Mon père, quant à lui, ne pouvait la répudier alors qu'elle était malade. Peut-être aussi ma mère poursuivait-elle la logique de son mariage par

contrainte d'autrefois : elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre en subisse les conséquences. À ce qu'on dit, ses yeux ne présentaient aucun défaut, mais ses nerfs ne fonctionnaient plus, et elle devint totalement aveugle.

Dès qu'elle était tombée malade, mon père avait demandé son transfert à Sipirok. Il ne l'obtint qu'après avoir épousé sa seconde femme. Ma mère ne pouvait pas ignorer qu'il s'était installé en ville avec sa nouvelle épouse. L'obscurité absolue sans le moindre éclat de lumière, les ténèbres cavernueuses sans l'ombre d'un espoir, furent apparemment au-dessus de ses forces. Elle mourut dans l'isolement, dans la maison de ses beaux-parents, à Pangurabaan, après être restée deux journées sans se montrer.

À l'annonce de la funèbre nouvelle, ma sœur aînée, qui habitait alors à Kandangan, à Kalimantan, vint à Sipirok avec ses enfants. Il se trouve que son mari fut, à cette époque, muté à Lhokseumawe, à Aceh. Mon père dut alors subir une attaque en règle de sa fille aînée sur sa conduite envers sa femme et ses enfants. Il en résulta un tel ressentiment qu'ils ne se virent pas pendant des années. Mon père refusa de nous confier, moi et mes cadets, à notre sœur aînée, comme elle le demandait.

Elle demeura longtemps chez nous avec sa famille. Elle prévoyait de m'emmener à Aceh, mais mon père fit tout pour s'y opposer. Il demanda au directeur de mon école de ne pas me donner un permis de déménager. Il déclara qu'il avait le droit de s'occuper de moi et de prendre des décisions jusqu'à ma sortie de la HIS. Ma sœur, bien sûr, ne pouvait avoir gain de cause. Je retournai donc, ainsi que ma sœur cadette, vivre chez mon père et ma belle-mère. Mon père fut transféré à Barus, une bourgade du sud de Tapanuli. Peu après, ma sœur aînée revint avec ses enfants, son mari étant envoyé aux Pays-Bas pour quatre ans, afin de poursuivre ses études. J'eus donc la chance de pouvoir habiter chez elle jusqu'à la fin de l'école. Mon père ne demeura pas longtemps à Barus ; il rentra à Sipirok avec droit à la retraite.

Vendeur de livres au marché

Une fois libéré de la discipline des fonctionnaires, mon père put développer à loisir son goût pour l'écriture et pour l'action sociale. Il publia bientôt plusieurs livres d'histoires relatives à la coutume, la religion et l'histoire, ainsi que des *syair* et des pantouns. Des marchés avaient lieu, une fois par semaine, à Sipirok, Padang Sidempuan et dans d'autres petites villes. Les marchands des villes et des villages alentour s'y pressaient. Les jours différaient d'une bourgade à l'autre, si bien que les commerçants pouvaient porter leurs marchandises dans les divers lieux à tour de rôle, et mon père profitait de ces occasions pour diffuser ses livres. Il les vendait lui-même, au milieu du marché, criant et apostrophant les gens de façon très personnelle. À qui lui demandait pourquoi il les vendait lui-même, il répondait : « N'importe qui ne peut pas vendre des livres. Il y a une façon de faire. Ce n'est pas comme

vendre du poisson ou des légumes. »

Selon lui, un retraité avait besoin d'une occupation, sans quoi il se perdrait dans ses pensées en attendant le jour de la mort. Afin de développer son activité, il éprouva le besoin d'acheter une imprimerie à Padang Sidempuan. La ville avait une position stratégique sur la route reliant Sumatra Nord à Sumatra Ouest. Il s'y installa donc et se consacra à l'édition. Il se lança aussi dans le monde de l'alphabétisation, en rédigeant des manuels pour ceux qui apprenaient l'alphabet, ceux qui pouvaient déjà lire des phrases simples, et ceux qui voulaient s'exercer à la lecture, tout ceci conçu de sorte que les gens puissent apprendre par eux-mêmes. Si je me suis personnellement occupée d'alphabétisation dans le contexte de l'Indonésie indépendante, mon père, lui, fut actif dans ce domaine durant la période coloniale, avant l'indépendance.

Mon père connaissait apparemment le succès dans ses entreprises. Pas sur le plan matériel, certes, mais d'un point de vue moral et spirituel, et c'est cela qu'il escomptait. Quiconque passait devant les échoppes du marché, en particulier dans la partie la moins fréquentée, comme celle des marchands de batik, pouvait entendre les vendeuses lire à haute voix les *syair* de mon père, afin de lutter contre la solitude et contre le sommeil. Il faut dire que les radios étaient encore rares. Il m'est arrivé de fuir les boutiques de vêtements, à Padang Sidempuan, parce que, dans chaque échoppe, quelqu'un lisait un *syair* de mon père en le psalmodiant. On disait que ses livres avaient du succès dans les autres villes aussi, pas seulement à Tapanuli, mais également à Sumatra Ouest et Sumatra Nord.

La plupart des habitants de Padang Sidempuan vivaient du commerce. Sur le côté de leur maison, un peu en contrebas, ils avaient une pièce fermée par un volet. Celui-ci était baissé et verrouillé la nuit, et relevé pendant la journée. C'est là qu'ils disposaient leurs marchandises. Quand on passait dans la rue, on pouvait entendre des femmes en train d'apprendre à lire dans pratiquement toutes les maisons. J'ai entendu un jour mon père dire à sa femme : « Il ne faut pas juste compter l'argent. Le plaisir d'entendre les femmes apprendre à lire ne se mesure pas en argent. »

À son retour des Pays-Bas, mon beau-frère fut affecté à Padang Sidempuan. En tant que vétérinaire formé dans la métropole coloniale, il appartenait à l'élite de la ville. Ma sœur considérait comme déshonorant le fait que notre père vendait des livres au marché, et cela ajoutait à sa vindicte envers lui. Plusieurs personnes demandèrent à mon père de mettre fin à cette honteuse activité, mais il répondait en riant : « Honteuse ou non, c'est une affaire de point de vue. » Il exerçait, selon lui, une activité respectable.

Durant tout le temps que son mari fut en poste dans la ville, ma sœur ne voulut jamais faire ses courses au marché. Un jour que j'étais assise avec elle dans la véranda de notre maison, elle fit état de son embarras, car elle avait le sentiment qu'une de ses amies se moquait d'elle parce que notre père

vendait des livres au marché. Or celui-ci descendit soudain d'une calèche, devant la maison. Ma sœur, le visage renfrogné, refusa de le saluer. Notre père ne s'en formalisa pas et il m'adressa la parole : où étaient ses petits-enfants ? demanda-t-il. Ma sœur sortit de son mutisme. D'une voix irritée, elle lui demanda s'il revenait du marché. « Oui, à l'instant », dit-il en riant. « Je viens partager mes gains avec mes petits-enfants. » La remarque prit ma sœur au dépourvu. Je pouvais deviner le sourire qu'elle dissimulait.

Mon père avait même l'ambition de publier un journal. « Ton père a beaucoup de rêves », me dit un jour ma belle-mère. « Ce ne sont pas des rêves », rétorqua mon père, « mais des idéaux – qui peuvent se réaliser le temps venu, à la différence des rêves. »

Afin de réaliser cet idéal-là, il transporta son imprimerie à Sibolga, capitale de Tapanuli, et c'est là que parut le journal *Surya*. Son esprit populiste, plus ou moins imprégné de nationalisme, se reflétait bien sûr dans la publication. Au point qu'il fut, à plusieurs reprises, rappelé à l'ordre par la Sécurité nationale et qu'il fut même, dit-on, interdit un temps de publication.

En plus de tout cela, il fut également actif dans la Muhammadiyah, qui venait juste d'être créée au niveau national. Il fut à la tête de la création des branches de Padang Sidempuan et Sipirok et il fit longtemps partie du comité de direction. En tant qu'organisation nouvelle représentant un nouveau courant de la religion musulmane, elle subit l'hostilité des tenants du courant traditionnel. Des confrontations physiques se produisirent fréquemment, parce que chaque parti voulait défendre sa propre existence, tandis que les sbires du gouvernement colonial nageaient en eau trouble dans leur propre intérêt. Il m'est arrivé de voir des gens lancer des pierres contre le bâtiment où mon père tenait une réunion, et même de croiser la moto de la police emmenant mon père dans le side-car, afin, m'a-t-on dit, de l'emprisonner quelques jours en rapport avec la visite de Muhammad Yamin et Gatot Mangkupraja, deux personnages célèbres qui faisaient campagne pour le Partindo. Mon père avait, semble-t-il, organisé leur accueil durant leur tournée à Tapanuli.

Ma belle-mère m'a raconté qu'Adam Malik, alors président du Partindo de Pematang Siantar, est venu rendre visite au siège du parti à Sipirok, ceci à une époque où le parti avait été interdit de réunion. Le gouvernement avait fait de ce parti un épouvantail pour le peuple, notamment en exilant Soekarno à Flores, mais cela n'empêcha pas mon père d'accueillir Adam Malik chez lui et de le mettre à l'abri des actes de provocation. À cette époque, Adam Malik était sous le coup d'une interdiction de réunion, si bien qu'il fut interné à Sipirok pendant un mois et astreint à des travaux forcés.

Dr. Gani a rapporté que, lorsqu'il fit une tournée pour promouvoir le Gerindo, en 1940, c'est mon père, encore une fois, qui s'occupa de le recevoir : il lui offrit le gîte et le couvert dans sa propre maison et lui procura une voiture pour parcourir la région.

Sibual-buali

On retrouve l'empreinte de mon père également dans les arts. Il fonda une organisation chargée de rechercher, recueillir et faire chanter les chansons populaires de la région de Sipirok, qui furent même enregistrées sur microsillons.

Pour une raison obscure, il décida aussi de créer une entreprise de transport par autocars, qu'il appela Sibual-buali, du nom du volcan de Sipirok. Ceci vers 1936. Peut-être l'idée lui vint-elle alors qu'il voyageait en autocar de ville en ville, afin de vendre ses livres. Il fut nommé directeur de la compagnie, qui se révéla prospère. À l'approche de la Deuxième Guerre mondiale, le gouvernement des Indes néerlandaises s'engagea à offrir plus d'opportunités aux autochtones compétents pour créer des entreprises. Cette promesse, bien sûr, avait pour but de séduire la population. Mon père la mit à profit pour obtenir que le transport du courrier postal entre Pematang Siantar et Bukittinggi soit confié à Sibual-buali. Il était auparavant aux mains d'entrepreneurs chinois.

Un peu avant 1940, mon père s'arrêta à Bengkulu au retour d'un voyage à Bandung. Il racontait qu'il était allé à Bandung voir le directeur des PTT et lui demander de confier aux autochtones le transport du courrier. Le directeur en question promit de mettre la charge aux enchères. Dans ces cas-là, les Chinois l'emportaient généralement. Mohammad Husni Thamrin soutenait l'idée de mon père et la soumit au Conseil populaire (Volksraad). Mon père envisagea aussi d'étendre l'activité de sa compagnie jusqu'à Lubuk Linggau.

La situation, entre-temps, était devenue critique, après qu'a éclaté la Guerre du Pacifique. En 1942, les Japonais parvinrent à renverser le gouvernement des Indes, et l'Indonésie se retrouva à la merci de l'armée d'occupation nipponne. Celle-ci prit le contrôle de toutes les entreprises importantes. Sibual-buali fut démantelée. Mon père fut giflé par un militaire fasciste japonais à je ne sais quelle occasion. Il tomba malade. Quand il fut à peu près guéri, il décida de partir pour Java.

Jakarta

En 1944, il fit étape à Bengkulu sur la route de Jakarta. Il était accompagné de ma belle-mère et de deux enfants adultes, un garçon et une fille, ainsi que de Bakri Siregar et Todung Harahap, qui étaient ses assistants. Lorsque le gouvernement républicain installa son siège à Yogya, mes frères Sanusi Pane et Armijn Pane s'y établirent également, de même que mon père et sa famille. À Yogya, il ouvrit une fabrique de matériel scolaire principalement destiné aux élèves de l'école primaire : ardoises, craies, crayons et régles.

En outre, il s'occupa de rassembler les retraités dans une organisation appelée l'Union des retraités d'Indonésie. Il fut désigné comme président à vie. Lorsque Jakarta devint la capitale de la République fédérale d'Indonésie, il quitta Yogya et s'y installa. Le siège de l'Union des retraités le suivit. À Jakarta, il eut encore une autre idée : il prospecta la possibilité d'ouvrir une

fabrique d'huile alimentaire, à Depok et Banten, pour servir d'activité aux retraités. Tant qu'il habita Jakarta, il remplit aussi le rôle de chef du protocole traditionnel lors de mariages de gens de Tapanuli.

En février 1955, eut lieu le Congrès des retraités d'Indonésie, sous sa présidence. Il fut à nouveau élu directeur. Une fois le congrès terminé, une partie des participants, en particulier ceux venus d'îles hors de Java, attendaient à l'hôtel le moment de prendre leur avion de retour. Mon père leur rendait visite tous les jours, afin de leur tenir compagnie et de régler des tâches diverses. Une nuit qu'il était à l'hôtel, il ressentit un malaise. Il rentra chez lui en cyclo-pousse. Il avait, semble-t-il, demandé au conducteur de l'emmener rue Batanghari. Le trajet était court, et il y avait peu de maisons dans cette rue. Lorsque le conducteur lui demanda le numéro de la maison, il s'aperçut que mon père avait perdu connaissance. Il cria, au milieu de la rue, qu'un homme âgé s'était évanoui dans son pousse-pousse. On appela un médecin, qui ne put cependant être d'aucun secours. Mon père était décédé, et ses activités prirent fin avec lui.